

Penser, méditation & perception suprasensible Corinna Gleide

Dans un article paru il y a quelques mois, il s'agissait de montrer quel pouvait être l'aspect d'une méditation dont le fondement consiste à édifier, en la vivant à fond, une idée selon un certain nombre d'étapes du développement de la vie de l'âme et de l'esprit, l'ensemble débouchant ensuite dans la phrase de méditation : « *Je me sens uni en pensant avec le courant événementiel du monde.* »¹ Purent ainsi devenir évidents à tout un chacun l'art et la manière dont l'âme — en correspondance avec le premier chapitre de l'ouvrage de Rudolf Steiner « *Le seuil du monde spirituel* » — approfondit de manière méditative des expériences qu'elle réalise avec le penser et la confiance qu'elle place dans celui-ci ainsi que dans la vie de l'affect et celle du vouloir. Ces expériences équivalent ou même dépassent en intensité et multiplicité ce qui sinon ne lui parvient que par le monde extérieur.

Ce point est très important pour comprendre pourquoi une méditation anthroposophique doit nécessairement provenir d'un penser actif. Avec cette notion du « penser », Rudolf Steiner ne veut assurément pas signifier des abstractions desséchées que nous engendrons dans notre tête. Ces dernières ne peuvent être qu'un début. Et pour la plupart des êtres humains, ce pas à effectuer du penser mort, purement abstrait, à un penser pleinement vivant, représente déjà un développement remarquable. Car à l'idée abstraite ne sont pas apposées simplement et seulement des images ou autres choses, le penser est plutôt lui-même vivifié et contemplé dans une vision immédiate directe au moyen de l'activité volontaire opérant dans son déroulement — pour cela les développements idéels donnés par Steiner à l'endroit mentionné ci-dessus, mais aussi ceux dans *La philosophie de la liberté*, sont des exemples lumineux.

C'est par cette fréquentation régulière avec son propre penser, lors de laquelle celui-ci se voit pour ainsi dire « labouré entièrement à fond » qu'un terrain fécond se prépare déjà par lui-même pour pouvoir faire croître les idées. Cette disposition à la méditation fut sans cesse recommandée par Rudolf Steiner. Et certes pour la raison que ce n'est que par la mise en œuvre du penser que l'on peut faire la distinction entre ce qui est vérité ou erreur dans l'expérience spirituelle que la méditation présente.

L'expérience de Wilhelm Rath au camp de prisonnier

Je voudrais tout d'abord porter mes regards sur un anthroposophe de la première heure, pour qui la rencontre avec l'anthroposophie, débuta précisément sur la base de l'ouvrage « *le seuil du monde spirituel* », avec le chapitre « *De la confiance que l'on peut avoir à l'égard du penser et de l'essence de l'âme pensante. De la méditation* ». ² Wilhelm Rath, né en 1897, s'engagea volontairement après son *Abitur* à l'automne de 1914. En Flandres, il connut une situation de guerre épouvantable dont le caractère insensé et la destruction aveugle se gravèrent profondément en son âme. Il perdit des amis proches au combat et aussi son frère tant aimé. L'intervention américaine de 1917 provoqua le retournement décisif en faveur de l'Entente à partir de cette année. Quelques semaines avant la fin de la guerre, Rath fut fait prisonnier par des troupes anglaises et interné dans un camp de prisonniers au sud de l'Angleterre, proche de Wakefield. Là, il en vint à la rencontre bouleversante de sa vie avec Rudolf Steiner et l'anthroposophie. Eduard Thommel, un compagnon de captivité, avec lequel Rath s'entretenait sans cesse et qui devint par la suite prêtre de la Communauté des chrétiens, avait emporté illégalement dans son sac l'ouvrage *Le seuil du monde spirituel*. Rath commença à étudier et travailler ce livre. Dans un feuillet autobiographique, dans lequel il expose son cheminement qui le conduisit au cercle de la jeunesse, il rapporta ce qui se produisit lors :

Le premier chapitre déjà, *De la confiance que l'on peut avoir dans le penser et de l'essence de l'âme pensante. De la méditation*, me frappa comme un éclair. N'avais-je pas pourtant entendu un collègue dire, à propos du kantisme, que l'on ne pouvait pas avoir confiance dans le penser.³

Au camp de Wakefield, une sorte d'université s'était formée à l'improviste à partir des professeurs, chargés de cours et étudiants internés. Rath y prit part aussi comme étudiant. Pourtant, par la fréquentation de l'ouvrage de Steiner, il fut incité à vérifier afin de savoir si Immanuel Kant avait eu effectivement raison.

¹ Voir Corinna Gleide : *Édification idéelle et méditation d'idées parfaitement pénétrées* dans **Die Drei** 3/2020, pp.25 et suiv. [Traduit en français et disponible sans plus auprès du traducteur, *ndt*].

² Voir Benjamin Schmidt : *Wilhelm Rath. Ein Wegbereiter der Jugend [Un pionnier de la jeunesse]* Stuttgart 2018.

³ À l'endroit cité précédemment, p.43.

Je résolu de vérifier ce qui était affirmé là. Car si c'est vrai, me dis-je, ce qui est affirmé ainsi, que l'être humain en pensant peut pourtant appréhender l'essence des choses, lorsqu'il approfondit seulement l'idée au moyen de la concentration et de la méditation et s'il est possible d'emmener la conscience au-delà de ce seuil, auquel l'être humain s'endort autrement, alors cela signifie un chambardement bouleversant pour « la science ». Je commençai donc à méditer et j'adoptai pour cela l'idée recommandée : « Je me sens uni par le penser au courant de l'événement universel. »⁴

Ce n'était pas facile pour lui de mener cela à bout. Dans chaque baraque du camp, 24 prisonniers trouvaient place. Il était entouré d'activités diverses, de discussions et de tumulte. Il posait le livre que la table de chevet et s'inclinait dessus, comme s'il le lisait. En vérité, il essayait de méditer. Ce n'est qu'au soir, après que la lumière était éteinte qu'il se trouvait au calme. La méditation de la phrase progressait alors plus aisément. Rath dépeignit ce qu'il éprouva ensuite :

Au soir, lorsque les Anglais avaient éteint la lumière et que tous étaient au lit, il était plus facile de s'en tenir fermement à la phrase de méditation. Une nuit, je me vis tout à coup entouré d'une lumière vive de sorte que ma première pensée fut : comment donc les Anglais ont-ils soudainement rallumer la lumière ? Pourtant je reconnus aussitôt que c'était une lumière autre. C'était plutôt celle d'une douce aurore qui n'entrait pourtant pas par la fenêtre, mais plutôt une vague de couleur vive, une lumière qui avait de la vie et du mouvement dans laquelle j'avais moi-même l'impression de flotter pour ainsi dire. Soudain, comme sortant de ce rideau de lumière, mon frère fut devant moi, lui-même nimbé de cette lumière merveilleuse, à l'instar d'un être humain rayonnant de bonheur et d'amour, comme on en fait l'expérience.⁵

La méditation mena donc Wilhelm Rath à une expérience spirituelle qui vint à lui comme une grâce. Il fit l'expérience d'une lumière spirituelle, dans laquelle il baignait lui-même et son frère défunt lui apparut au sein de cette lumière. Surpris et irrité, étant donné qu'une telle expérience entrait pour la première fois dans sa conscience, il lui demanda :

« D'où viens-tu ? Ne fus-je point à ton enterrement ? » ainsi se présentaient quelque peu les pensées qui s'adressèrent de moi à lui. Mais lui me répondit et j'entends encore clairement ses paroles : « Je suis venu pour te montrer la lumière, dont je t'ai parlé ! »⁶

Son frère était mort le 8 août 1918, à un autre endroit du front occidental. Rath avait recueilli le récit de sa mort de l'infirmière qui prit soin de lui. Celle-ci avait déjà clos les paupières du défunt, car elle pensait qu'il était mort. Pourtant, il se redressa encore une fois, en mettant en jeu toute sa force pour seulement prononcer la parole dont il fit présent au cœur de l'infirmière : « Si les hommes connaissaient quelle lumière... ». Ensuite seulement il se laissa retomber en arrière et trépassa. »⁷ Au travers de cette expérience Wilhelm Rath en arriva au tournant de l'année 1919/20 où il revint à Berlin, métamorphosé par sa captivité anglaise.

La confiance à l'égard du penser

Cette expérience spirituelle de Wilhelm Rath fut donc préparée par la méditation de la phrase : « Je me sens uni en pensant avec le cours de l'événementiel universel ». Mais revenons une fois encore à l'édification de cette méditation pour mieux la comprendre.⁸ Dans la conduite à tenir menant à cette phrase de méditation dans le premier chapitre du « *Seuil du monde spirituel* » est décrite la manière dont on peut devenir conscient du fait qu'une profonde confiance vient à la rencontre du penser et comment il dépend du devenir-conscient-de-soi et de l'approfondissement de cette confiance, de pouvoir remarquer que le penser est quelque chose de plus que ses propres idées — notoirement quelque chose qu'une entité-monde porte en soi. L'idée humaine peut être éprouvée comme quelque chose ou bien pour le moins pressentie comme telle, qui est unie aux idées du monde.

⁴ *Ebenda*.

⁵ À l'endroit cité précédemment, p.44.

⁶ *Ebenda*.

⁷ À l'endroit cité précédemment, p.38.

⁸ Voir la note 1.

Si l'on peut éprouver ainsi le penser propre ancré dans le monde, alors un autre pas de la conscience est possible. Sur le degré de ce qui est vécu, le penser, qui est relié à l'événementiel universel, afflue alors de l'extérieur vers l'âme : « Le penser qui a à faire avec cet événementiel du monde, t'accueille avec ton âme ; tu vis dans cet événement, lorsqu'en pensant tu laisses affluer en toi son essence »⁹, dit Rudolf Steiner en décrivant ce degré de l'expérience. Une condition préalable à cela, c'est l'activité du penser qui, pendant la méditation, est amenée au repos et à cette occasion le penser devient alors un organe de réception ou de perception. Il est à présent une coupe dans laquelle le monde spirituel peut affluer. Les idées universelles, les idées dans les choses ou une expérience spirituelle comme celle décrite par Rath, viennent donc de « l'autre côté ». Elles ne sont pas auto-produites mais plutôt reçues. Ce qui joue un rôle important ici c'est de savoir si l'organe de réception est bien préparé à cela.

Du fait que la direction du penser s'inverse après une édification idéale exigeante, accomplie à partir du Je propre, on en arrive à la situation qu'un penser ou une expérience spirituelle, vous arrive donc de l'extérieur et est ainsi reçu(e), c'est là un signe qu'en ces instants la conscience s'est installée au seuil ou au-delà du seuil. La relation subtile, entre le processus du penser auto-produit en préparation et la réception d'un contenu purement spirituel dans la méditation, est ici particulièrement importante. Dans la conscience objective [celle ici qui « relève d'une réalité extérieure à l'esprit, fondée sur l'expérience » (*Maxidico*, p.767), *ndt*], il n'existe pas de penser venant à votre rencontre, le cas échéant, il y a naturellement des associations ou des représentations qui sont cependant à distinguer clairement de l'expérience du penser décrite ci-dessus. Et ensuite il y a aussi des perceptions supra-sensibles qui surgissent à l'instar de perceptions sensibles dans la conscience objective — avec la différence [essentielle, ici *ndt*] qu'elles ne sont pas sensibles. Mais elles surgissent à votre rencontre depuis un extérieur justement. Selon moi cette sorte de surgissement est un signe que le seuil du monde spirituel n'est pas encore franchi.

Cette relation décrite entre les idées s'auto-produisant et la contemplation de l'esprit — le cas échéant, la perception spirituelle d'une idée dans les choses — correspond à l'exigence signifiée dans le second volet de la Parole de la pierre de fondation par : « *Exerce la contemplation de l'esprit dans le calme des pensées* ». ¹⁰ On peut aisément trébucher à cet endroit et s'étonner de la raison pour laquelle ici, il est question d'un « *calme des pensées* ». Pourtant on a en tête ici un penser qui a déjà parcouru les processus désignés ci-dessus du labour-de-soi-à-fond et de la-reconfiguration-totale-de-soi et qui n'a de cesse de les parcourir, car ce n'est qu'ensuite qu'il peut lui-même s'arrêter et en venir au calme, c'est-à-dire se métamorphoser en organe réceptif. Il est alors déjà saturé de réalité au sens de sa réalité de vie d'âme intérieurement construite de sorte que d'en-arriver-au-calme c'est alors quelque chose qu'il désire accomplir. Un penser qui vit encore dans l'abstraction, continue de chercher plus loin et n'en arrive jamais au calme parce qu'il recherche en permanence quelque chose se trouvant en dehors de lui-même et qu'il ne peut pas découvrir.

D'une expérience de l'esprit pénétrée d'idées

L'expérience spirituelle décrite par Wilhelm Rath fut pénétrée d'idées et donc intelligible sur la base de sa préparation antérieure. Car il ne dut pas interpréter *a posteriori* ce qu'il avait éprouvé — une fois revenu à la conscience objective et avec cela en considérant cela de l'extérieur — mais l'expérience fut en elle-même parlante. Ce genre d'expérience suprasensible traversée de pensées montre que l'expérience a eu lieu au seuil du monde spirituel ou au-delà. La sensation de flottement dans laquelle il s'est lui-même perçu et la nature de l'expérience intime de la lumière vivante, indiquent en outre qu'il se trouvait alors à l'extérieur de son corps. Ainsi décrit-il son retour dans le corps vivant :

Je pus saisir nettement en pleine conscience, quand bien même douloureusement, le retour au corps de cette expérience qui s'en était libérée. Lorsque j'ouvris de nouveau les yeux, il faisait nuit autour de moi. Je tâtai la couverture de laine sur moi et la pluie crépitait sur le toit bituminé de la baraque comme avant. Je demeurais longuement éveillé encore dans le sentiment de bonheur d'avoir fait l'expérience du seuil du monde spirituel.¹¹

Selon mon expérience et celle d'autres, des expériences spirituels qui portent ce caractère de véracité ou d'évidence, sont significatives et ne surgissent pas fortuitement. Elles opèrent en transformant la vie et en

⁹ Rudolf Steiner : *Le seuil du monde spirituel* (GA 17), Dornach 1987, p.11. Voir aussi le développement au sujet de l'édification des idées et de la méditation dans mon article référencé à la note 1.

¹⁰ Du même auteur : *Le Congrès de Noël pour la fondation de la Société anthroposophique universelle 1923/24* (GA 260), Dornach 1994, pp.105 et suiv.

¹¹ Benjamin Schmidt, *op. cit.*, p.45, voir la note 2.

infléchissant la direction de la destinée comme ce fut le cas pour Wilhelm Rath. Elles requièrent toujours quelque chose d'inhérent au contenu même de leur réalité et de leur évidence. Les accueillir et les prendre au sérieux, requiert une transformation. Le monde spirituel travaille aujourd'hui de nouveau en opérant dans nos biographies terrestres, si nous allons à sa rencontre. Il pénètre en nous, si nous l'autorisons à le faire et il nous aide à devenir l'être humain que nous voulons devenir. C'est quelque chose d'autre que la clairvoyance inflationniste qui surgit partout aujourd'hui, au sein de laquelle les expériences suprasensibles sont souvent peu, ou même pas du tout contrôlées dans leur contenu de véracité ou dans leur signification existentielle. De fait la question se pose de savoir ce qui distingue pour nous la vérité de la non-vérité et de l'illusion.

Dans une conférence tenue à Stuttgart, le 13 novembre 1909, Rudolf Steiner aborde entre autre l'ardent désir de maintes gens d'avoir nonobstant en définitive [et à tout prix...*ndt*] une expérience clairvoyante et exprime le souhait d'un « anthroposophe très érudit » de la manière suivante : « Si seulement j'étais, ne serait-ce qu'une fois, en situation de voir la queue d'un être élémentaire.¹² » Steiner objecte que ceci est certes compréhensible, mais qu'une erreur repose à la base d'une telle attitude parce que c'est précisément la tâche [spirituelle, *ndt*] de l'époque présente d'individuellement structurer le penser au sens de l'âme de conscience et avec cela de structurer une jé-ité close sur elle-même. Car c'est seulement ainsi qu'il sera possible de développer dans la vie qui suivra celle-ci, une conscience karmique. Au moyen de cette clairvoyance-là que posséda l'humanité dans les époques précoces, pas plus qu'au moyen d'une clairvoyance qui n'est pas idéellement structurée et portée, aucune jé-ité close sur elle-même ne peut en résulter. C'est pour cette raison que l'on ne peut pas non plus se souvenir actuellement d'une telle incarnation, car on se souviendra seulement d'une incarnation dans laquelle on aura déjà mis en œuvre le penser, la logique et la capacité de distinguer.¹³

Sur cet arrière-plan, Steiner fait la distinction entre le type de clairvoyant « pensant » et celui du « visionnaire. Si l'un s'approche du monde spirituel par le penser, l'autre en éprouve des symboles et des images comme des révélations spirituelles :

Lorsque vous avez des révélations en tant que non-pensant, c'est qu'un symbole est là présent ; telle ou telle figure se présente là. Cela se révèle à partir du monde spirituel. Disons que vous voyez une forme angélique, tel ou tel autre symbole qui exprime ceci ou cela, ma foi, une croix, un ostensor, un calice — c'est là dans le champ du supra-sensible, vous voyez cela comme une image achevée.¹⁴

Les perceptions du « clairvoyant pensant » ont par contre besoin de plus de temps pour exister :

Le clairvoyant qui ne pense pas voit telle ou telle apparition du monde spirituel, le clairvoyant non-visionnaire ne la voit pas, mais quelque peu plus tard et dans l'instant où il la voit, elle a déjà été saisie par son penser. Et dans ces circonstances, il peut donc déjà la distinguer, et savoir si c'est une vérité ou une non-vérité. Il la voit un peu plus tardivement. Mais l'apparition, tandis qu'il la voit cependant quelque peu plus tard, vient à sa rencontre à partir du monde spirituel de manière telle qu'il est capable de la pénétrer par son penser et de faire la distinction entre l'illusion et la réalité, ainsi possède-t-il quelque chose de la nature de celle-ci avant qu'il la voit.¹⁵

Le clairvoyant pensant ne tire pas toujours aussitôt à soi les impressions spirituelles. Il effectue une préparation dans son penser, édifie son organe de réception de sorte qu'après quelque temps, celui-ci existe en lui de manière constitutionnelle. De ce fait les expériences spirituelles surgissent en étant pénétrées par

¹² Rudolf Steiner : *Les profonds mystères du devenir de l'humanité à la lumière des Évangiles*, (GA 117) , Dornach 1986, p.77.

¹³ À l'endroit cité précédemment, p.79. Il est dit encore plus nettement dans la suite de cette conférence que la capacité de pouvoir se souvenir d'une incarnation antérieure est très essentielle : « Car, quand bien même vous puissiez encore voir tant de choses d'une manière aussi visionnaire, cela ne vous aidera guère à vous souvenir *a posteriori* de votre incarnation actuelle. L'anthroposophie existe cependant pour cela comme ce qui doit nécessairement intervenir de sorte qu'il y ait un nombre suffisamment grand d'êtres humains préparés qui seront réellement capables à partir de leur propre savoir d'appréhender alors intuitivement et rétrospectivement leur présente incarnation. » — À l'endroit cité précédemment, p.95. [le terme de « jé-ité » ici utilisé en français, fut créé, en français, par le philosophe Salvatore Lavecchia, *ndt*]

¹⁴ À l'endroit cité précédemment, p.81.

¹⁵ À l'endroit cité précédemment, p.82.

son penser et il sait ce pour quoi il a à faire cela. Il peut faire la distinction entre vérité et illusion ou non-vérité, mais aussi, si c'est là quelque chose de lui-même qui se révèle spirituellement. Car on se transporte toujours soi-même, en effet, à l'intérieur même de ce qu'on contemple intuitivement. Ainsi peut-il remarquer, quand bien même parfois pas immédiatement, qu'il a projeté une émotion dans ce qu'il contemple intuitivement ou qu'il y a dissimulé une impulsion volontaire agissant en propre, précisément parce qu'il a déjà laissé subrepticement « pénétrer son penser d'un jugement qui s'est imposé »¹⁶. Même quand ce n'est pas immédiatement le cas, le clairvoyant pensant est nonobstant conscient de ce dont il s'agit. D'autres processus peuvent se dérouler ensuite qui lui permettent d'élucider ce dont il a fait l'expérience.

La distinction entre vérité et non-vérité

Je souhaiterais revenir une dernière fois encore, à cet endroit, sur la phrase de méditation : « *en pensant je me sens uni au courant de l'événementiel du monde* ». Car la différence entre les deux sortes de clairvoyance peut être circonscrite avec cela. Celui qui parcourt ce cheminement de clairvoyance procédant à partir du penser, comme recommandé par Steiner dans cette conférence du 13 novembre 1909, en vient à l'expérience d'être uni dans son travail idéal avec le monde dans le courant de l'événementiel universel, s'il l'approfondit jusque dans son aspect méditatif. Cela signifie que son Je est dans le penser en même temps avec tout ce qui est appréhendé dans le monde. Ici Je et monde ne sont plus séparés mais intimement unis. Or cette relation est conservée dans l'expérience clairvoyante, si celle-ci est pénétrée par le penser.

Le « clairvoyant visionnaire », comme on l'appelle, a par contre une autre relation vis-à-vis de son expérience clairvoyante :

Admettons qu'un clairvoyant visionnaire ait contemplé ceci ou cela, de la façon dont il le voit intuitivement — vous pouvez conclure de ses descriptions qu'elles sont cependant pénétrées d'éléments provenant du plan physique. Ou bien s'il vous décrit un Ange quelconque, n'est-il pas pénétré d'éléments du plan physique ? Cet Ange a des ailes, oui mais les oiseaux ont aussi des ailes. Il a le haut d'un corps humain, mais c'est aussi ce qu'a tout être humain sur le plan physique.¹⁷

Nous voyons donc ici que Steiner renvoie à une qualité déterminée de la clairvoyance visionnaire qui consiste dans le fait que des « résidus terrestres » y sont conservés et donc des éléments du plan physique. Cela s'accompagne du fait que les perceptions imagées émergent à l'instar de perceptions du monde sensible, notoirement de l'extérieur et sans être imprégnées d'idées. Cela ne serait pas non plus injustifié, s'il ne s'agissait que d'une « symbolisation du mode spirituel au moyen du monde physique »¹⁸. Pour progresser ici, ces participations de nature imagée empruntées au monde physique ainsi que les formes physiques, devraient donc être surmontées lors d'une étape ultérieure. Or la seule et unique faculté humaine avec laquelle on peut aller plus loin ici, si l'on veut laisser tomber les images et structures formelles rappelant le monde physique, c'est le penser pur, à savoir le penser libéré de toute faculté sensitive.

Ce qui préserve ensuite quelqu'un de perdre toute la cause ici, lorsqu'il en arrive réellement dans le monde spirituel, c'est le germe qui peut se lever à partir du penser. Les idées fournissent ensuite la substance pour appréhender ce qui est dans le monde spirituel. De ce fait nous conservons la faculté de vivre réellement dans le monde spirituel de sorte que nous appréhendons ici au sein de notre monde physique ce qui n'est plus imprégné d'éléments de sensibilité mais qui est nonobstant ici dans le monde physique. Or ce sont uniquement les idées.¹⁹

Ainsi est-il nettement affirmé ici que seul le penser — lequel vient pour ainsi dire à l'aide de la clairvoyance en la transformant et en la développant ultérieurement — peut transporter la conscience humaine au-dessus de l'abîme du seuil. Car le penser fait à l'école de la méditation l'expérience de devenir la coupe, l'organe de réception, recueillant les inspirations du monde spirituel. C'est là une chose. L'autre c'est que le clairvoyant

¹⁶ *Ebenda.*

¹⁷ À l'endroit cité précédemment, p.84.

¹⁸ À l'endroit cité précédemment, p.85. [Par exemple, le Chrétien qui a la perception de l'Archange Michaël ou même du Christ sous une forme angélique anthropomorphe, *ndt*]

¹⁹ *Ebenda.*

visionnaire demeure à proprement parler spectateur, du fait que des images lui viennent sans qu'il puisse les démêler. De ce fait il n'a jamais cette expérience : « Tu y as été présent avec ton Je ». ²⁰ Ainsi il ne sait pas non plus réellement s'il s'agit, dans ce qu'il a contemplé, de vérité ou d'erreur.

Pour le clairvoyant pensant, le monde physique disparaît effectivement. Or c'est déjà le cas dans le penser pur. ²¹ Il « fait disparaître » le monde physique en quelque sorte par son penser, selon Steiner, et pénètre de ce fait « derrière le plan physique » ²². Cela a un rapport avec le fait que le cerveau ne prend pas part au penser pur. Cet organe reprend seulement le contact lorsque, par exemple, des idées sont symbolisées ou figurées ou qu'on se met à produire une conceptualité abstraite. On peut foncièrement observer en soi ces activités différentes dans leur indépendance ou bien dans leur cohérence respective avec le cerveau. Et c'est justement cette relation modifiée au monde physique qui commence déjà avec le penser pur et se poursuit en s'approfondissant lorsque sont co-expérimentées les causes premières des choses du monde, les pensées universelles, ce par quoi ensuite le Je et le monde s'éprouvent unis dans le Je supérieur. Cette expérience du Je est en même temps celle qui nous permet de reconnaître la vérité et de faire la distinction entre vérité et non-vérité.

Die Drei 9/2020.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Corinna Gleide est née en 1964. Elle a fait des études de philologie allemande et anglaise, d'histoire et de pédagogie à Tübingen et Leeds (U.K.). En 2002, elle co-fonde l'Institut D. N. Dunlop pour la formation anthroposophique des adultes, recherche sociale et conseil, à Heidelberg, (www.dndunlop-institut.de). Chargée de cours de pédagogie Waldorf aux séminaires des éducateurs de Mannheim et de Stuttgart. Elle est l'auteure de nombreux ouvrages et depuis 2015 rédactrice de **Die Drei**. Les points forts de son activité de conférencière sont la méditation et le cheminement cognitif anthroposophique, la christologie et le Graal, ainsi que les processus de formation de communauté.

²⁰ À l'endroit cité précédemment, p.86.

²¹ À l'endroit cité précédemment, p.92.

²² À l'endroit cité précédemment, p.91.